

ABONNEMENTS

LYON
 Un an. 7 fr.
 Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
 Un an. 9 fr.
 Six mois. 5 »

ÉTRANGER
 SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

La bouche parle de l'abondance du cœur; c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la Vérité n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bonne foi.

Sagesse.

Charité.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Évangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(DEUXIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 8.

RENAN ET SON ÉCOLE (Suite.)

« Ajoutons (ce sont toujours nos adversaires qui parlent) qu'à la vue de cet ordre merveilleux et de cette harmonie universelle, tout nous apparaît réglé suivant des lois immuables dont la beauté et la grandeur sont pour l'intelligence un objet de contemplation bien autrement sublime que l'incessante intervention d'un Dieu qui se manifesterait pour rétablir l'équilibre entre les parties d'une machine qui se détraqueraient perpétuellement aux moindres actions des hommes. Cette intervention est donc indigne de la divinité qu'elle ravalerait au niveau des hommes faibles et imparfaits, incapables d'organiser des choses qui pussent marcher par elles-mêmes, sans être constamment réparées. Quant à l'humanité, en particulier, il y a dans la conception mesquine qui la regarde comme incapable d'atteindre sa destinée sans être sans cesse dirigée, illuminée, relevée, remise dans la bonne voie pour ne point périr, quelque chose de bas, de puéril, de grossier qui dénote la faiblesse de l'intelligence humaine au moment où elle s'est forgé de la divinité une idée si peu en harmonie avec les lois providentielles et sublimes qui coordonnent les œuvres de Dieu. Supposer la possibilité du miracle, c'est rendre impossible la condition essentielle de toute étude et de toute science, puisque celle-ci ne peut radicalement exister que pour autant que les lois qui régissent le monde moral et le monde physique sont immuables et permanentes, c'est, d'un autre côté, ravaler Dieu au niveau de notre incapacité en lui enlevant la science, la sagesse, la providence, en le proclamant incapable de tout coordonner d'une manière stable et permanente avec des lois qui suffisent à la perpétuelle conservation et à la constante et inaltérable harmonie de ses œuvres. Le miracle est donc au fond un dogme impie, qui nie la puissance infinie et l'infinie sagesse de la divinité, tout en condamnant l'intelligence humaine à ne plus rien savoir avec certitude et à se placer ainsi dans le vide le plus complet.

« Disons-nous qu'au point de vue catholique même le miracle

est absurde et impossible? Qui en effet peut faire des miracles? Dieu et le diable, de l'aveu de tous les théologiens; le premier pour nous éclairer, le second pour nous égarer. Mais à quel signe distinguera-t-on les uns des autres? Sera-ce à leur nature? Impossible, tous les miracles étant essentiellement des miracles, c'est-à-dire des faits surnaturels et par suite de nature identique? Sera-ce à leurs effets? Mais ceux-ci n'ont pour objet que de glorifier la vertu ou de rendre témoignage de la vérité d'une croyance; vertu et croyance qui sont proclamées telles par le fait du miracle lui-même. Si, en effet, un miracle ne prouve pas la sainteté d'un acte, la vérité d'une opinion, et que ce soit d'après la nature de ceux-ci que nous devons juger de l'origine diabolique ou céleste du miracle, il est clair que celui-ci ne pouvant rien par lui-même est non-seulement inutile, mais encore funeste puisqu'il peut être une sollicitation surnaturelle de l'homme au mal. Et peut-on concevoir que Dieu permette au diable d'entraîner l'homme au mal au moyen de prodiges par eux-mêmes irrésistibles sans le blasphémer d'une manière impie? »

Nous ne soutenons pas l'intervention de l'être fictif et chimérique, le *Diable*, et ce raisonnement ne nous touche pas.

Il faut convenir que les exemples d'inflexibilité des lois de la nature sont bien mal choisis. M. de Mirville prouve en effet avec Lalande, Laplace, Herschell, que le monde cosmique pour être régularisé veut l'intervention d'une cause intelligente, constante et permanente, avec M. Babinet que certains corps très-pesants sont affranchis des lois de la pesanteur, avec Arago et M. Babinet encore que le feu est quelquefois sans chaleur. Est-ce que, pour rentrer dans le spiritisme, l'amblyopie n'affirme pas l'incombustibilité de certaines personnes? Est-ce que les convulsionnaires ne présentent pas le même phénomène? Est-ce que des milliers de témoins n'ont pas vu des somnambules et des médiums suspendus en l'air?

Mais laissons ces arguments et voyons ce que répond, à l'impossibilité des prodiges, un écrivain de l'école cléricale et partisan du démon, quoi qu'il ait le bon sens d'admettre aussi l'intervention des Esprits tutélaires et protecteurs. Nous parlons de M. de la Charne, auteur de la *Religion constatée universellement*. Résumons ses arguments écrits en 1832, bien antérieurement au spiritisme.

« L'observation réfléchie de la nature fait concevoir la proba-

bilité, nous disons plus, la certitude qu'il y ait, entre Dieu et nous, des Esprits d'un ordre plus élevé que les nôtres. On leur a donné les noms de génies, de dieux, d'anges et de démons.

« Maintenant remarquez que les animaux ayant plus de facultés que la matière, et les hommes plus que les animaux, probablement les génies en ont plus que les hommes.

« En outre, comme une grande puissance est exercée par les animaux sur la matière, et par les hommes sur les animaux en même temps que sur la matière aussi, il y a probabilité que de même les êtres d'un ordre supérieur à nous ont quelque empire sur nos existences et sur les autres d'ici-bas. Dieu, qui se sert des hommes pour accomplir les destinées de tant d'êtres vivants, a bien pu sans doute vouloir que des génies interviennent dans celles du genre humain. L'intervention des génies dans les événements de la terre n'est-elle pas toujours imperceptible à nos sens. Peut-être que ces Esprits, doués comme ils le sont de facultés plus puissantes que les nôtres, révèlent quelquefois leur action par la grandeur des effets qu'elle produit. Assurément c'est chose possible.

PHILALÈTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

DOCTRINES. — PLURALITÉ DES VIES ET PÉRISPRIT.

A la doctrine de la séparation de l'âme et du corps se rattache dans Plotin, comme dans Platon, celle de la métempsycose ou de la métempsomatose (pluralité des vies corporelles).

« Demandons-nous enfin ce qu'est dans les animaux le principe qui les anime. S'il est vrai, comme on le dit, que les corps d'animaux renferment des âmes humaines qui ont péché, la partie de ces âmes qui est séparable n'appartient pas en propre à ces corps; tout en les assistant, elle ne leur est pas à proprement parler présente. En eux, la sensation est commune à l'image de l'âme et au corps, mais au corps en tant qu'organisé et façonné par l'image de l'âme. Pour les animaux dans le corps desquels ne se serait pas introduite une âme humaine, ils sont engendrés par une illumination de l'âme universelle. » (Plotin, *Ennéade 1^{re}*.)

Le passage de l'âme humaine dans le corps d'une brute est présenté ici sous une forme dubitative. Quant au passage de l'âme d'un corps dans un autre corps, Plotin l'affirme toujours sans aucune espèce de restriction.

« C'est une croyance universellement admise que l'âme commet des fautes, qu'elle les expie, qu'elle subit des punitions dans les enfers et qu'elle passe ensuite dans de nouveaux corps. » (Ibid.)

« Quand nous nous égarons dans la multiplicité que renferme l'univers, nous en sommes punis par notre égarement même et par un sort moins heureux dans la suite. » (Ibid.)

« Les dieux donnent à chacun le sort qui lui convient et qui est en harmonie avec ses antécédents dans ses existences successives. » (*Ennéade 2^{me}*.)

Enfin, dans le livre IX de l'*Ennéade I*, les raisons qui servent à détourner l'homme du suicide sont empruntées à la doctrine de la Métempsycose. Mais l'exposition détaillée des idées de Plotin sur ce sujet ne se trouve que dans l'*Ennéade II* et l'*Ennéade IV*.

Nous nous bornerons ici à énoncer le principe sur lequel Plotin fonde sa théorie de la métempsycose.

« Les âmes ne descendent pas toujours également; elles

descendent tantôt plus bas, tantôt moins bas. Chaque âme entre dans le corps qui est préparé pour la recevoir, et qui est tel ou tel, selon la nature à laquelle l'âme est devenue semblable par sa disposition; car, selon que l'âme est devenue semblable à la nature d'un homme ou à celle d'une brute, elle entre dans tel ou tel corps. » (*Enn. IV, liv. III, § 12.*)

« Il y a pour l'âme deux manières d'être dans un corps; l'une a lieu quand l'âme, étant déjà dans un corps, subit une métempsomatose, c'est-à-dire quand elle passe d'un corps aérien ou igné dans un corps terrestre, migration qu'on n'appelle pas ordinairement métempsomatose, parce qu'on ne voit pas d'où l'âme vient; l'autre manière a lieu quand l'âme passe de l'état incorporel dans un corps quel qu'il soit et qu'elle entre ainsi pour la première fois en commun avec le corps. Les âmes descendent du monde intelligible dans le premier ciel; là, elles prennent un corps, et, en vertu de ce corps même, elles passent dans des corps terrestres, selon qu'elles s'avancent plus ou moins loin (du monde intelligible.) »

Cette doctrine est développée longuement par Porphyre dans sa théorie des Intelligibles, § 82, où il s'exprime ainsi: « Quand l'âme sort du corps solide, elle ne se sépare pas de l'esprit qu'elle a reçu des sphères célestes. »

On retrouve la même idée dans les écrits de Proclus, qui appelle cet esprit *le véhicule de l'âme*. Du reste, l'idée fondamentale de cette doctrine s'est transmise par la tradition à la philosophie scolastique; c'est ainsi qu'on la retrouve dans le passage suivant de Dante:

« Aussitôt qu'une place a été assignée à l'âme (après la mort), sa faculté formelle rayonne tout autour, de même et autant qu'elle le faisait dans ses membres vivants. Et comme l'atmosphère, lorsqu'elle est bien chargée de pluie et que des rayons viennent s'y réfléchir, se montre ornée de couleurs diverses, ainsi l'air qui l'entoure prend cette forme que lui imprime virtuellement l'âme en s'y arrêtant; et, semblable à la flamme qui suit le feu partout où il va, cette forme nouvelle suit l'âme en tout lieu. Comme elle tire de là son apparence, elle est appelée ombre, et ensuite elle organise tous les sens jusqu'à celui de la vue. » (*Purgatoire, XXV, trad. de M. Florentin.*)

Leibnitz enseigne une doctrine analogue:

« Je crois avec la plupart des anciens que tous les génies, toutes les âmes, toutes les substances simples créées sont toujours jointes à un corps, et qu'il n'y a jamais des âmes qui en soient entièrement séparées... J'ajoute encore qu'aucun dérangement des organes visibles n'est capable de porter les choses à une entière confusion dans l'animal, ou de détruire tous les organes, et de priver l'âme de tout son corps organique et des restes ineffaçables de toutes les traces précédentes. Mais la facilité qu'on a eu de quitter l'ancienne doctrine des corps subtils joints aux anges (qu'on confondait avec la corporalité des anges mêmes), et l'introduction de prétendues intelligences séparées dans les créatures (à quoi celles qui font rouler les cieux d'Aristote ont contribué beaucoup), et enfin l'opinion mal entendue où l'on a été que l'on ne pouvait conserver les âmes des bêtes sans tomber dans la métempsycose, ont fait, à mon avis, qu'on a négligé la manière naturelle d'expliquer la conservation de l'âme. » (*Nouveaux essais, avant-propos.*)

Enfin, Ch. Bonnet, adoptant et étendant les idées de Leibnitz, va jusqu'à donner un pareil corps à l'animal:

« Le petit corps organique et indestructible, vrai siège de l'âme et logé dès le commencement dans le corps grossier et indestructible, conservera l'animal et la personnalité de l'animal. Ce petit corps organique peut contenir une multitude d'organes qui ne sont point destinés à se développer dans l'état présent et qui pourront se développer lorsqu'il aura subi cette nouvelle révolution à laquelle il paraît appelé. » (*Palingénésie philosophique, 1^{re} part., ch. I.*)

En outre, dans le ch. IV de la même partie, il traite *ex professo* du corps éthéré de l'animal et s'exprime ainsi:

« Un philosophe n'a pas de peine à comprendre que Dieu a pu créer des machines organiques que le feu ne saurait dé-

truire, et si ce philosophe suppose que ces machines sont construites avec les éléments d'une matière éthérée ou de quelque autre matière analogue, il aura plus de facilité encore à concevoir la conservation de semblables machines. »

Plotin affirme dans le § 6, que les gnostiques ont emprunté à Platon l'idée de la métensomatose. Cet emprunt ne paraît pas probable. Il y a d'ailleurs une assez grande différence entre la doctrine de Platon et celle des gnostiques sur la transmigration. En effet, tandis que Platon ne considère en général la métempsycose que comme un moyen d'expiation pour les fautes commises dans une vie antérieure, les gnostiques enseignent que les existences successives, par lesquelles les âmes passent nécessairement, ont pour but de leur faire développer complètement les perfections dont elles portent le germe en elles. Or, cette idée est tout à fait conforme au système des Kabbalistes.

« Selon les Kabbalistes, dit M. Franck, les âmes, comme toutes les existences particulières de ce monde, rentrent dans la substance absolue dont elles sont sorties. Mais, pour cela, il faut qu'elles aient développé toutes les perfections dont le germe indestructible est en elles; il faut qu'elles aient acquis, par une multitude d'épreuves, la conscience d'elles-mêmes et de leur origine. Si elles n'ont pas rempli cette condition dans une première vie, elles en commencent une autre, et après celles-ci une troisième, en passant toujours dans une condition nouvelle, où il dépend entièrement d'elles d'acquérir les vertus qui leur ont manqué auparavant. Cet exil cesse quand nous le voulons; rien non plus ne nous empêche de le faire durer toujours. » Toutes les âmes, dit Le Zohar, sont soumises aux épreuves « de la transmigration, et les hommes ne savent pas qu'elles « sont à leur égard la voie du très-Haut; ils ne savent pas comment ils sont jugés dans tous les temps, et avant de venir « dans ce monde, et lorsqu'ils l'ont quitté, ils ignorent combien « de transformations et d'épreuves mystérieuses ils sont obligés « de traverser. » (La Kabbale, p. 244.) C'est en unissant l'opinion de Platon et celle des gnostiques qu'on arrive à la vérité.

A.-P.

(La suite au prochain numéro.)

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Un somnambule demandant à boire, vous lui présentez un verre d'eau; il le porte à ses lèvres, mais aussitôt le repousse avec horreur en s'écriant: C'est du vinaigre!... En effet, vous avez voulu qu'il trouvât à l'eau la saveur de cet acide. Mais que s'est-il passé? avez-vous dénaturé par votre volonté les perceptions du sujet, ou l'eau a-t-elle réellement contracté des propriétés qui, relativement à lui, la font ressembler à du vinaigre? en d'autres termes, est-ce sur le somnambule ou sur l'eau que vous avez agi? Ces deux hypothèses sont également admissibles. La première assimilerait les sensations factices à la pénétration de la pensée; rapprochement de phénomènes qui, dans certains cas, semble logique; mais la seconde implique un ordre de faits à part dont la démonstration me paraît une des plus belles acquisitions que la science du magnétisme ait faites depuis Mesmer.

Cette démonstration est d'ailleurs d'une extrême simplicité:

Vous magnétisez votre verre d'eau avec l'intention de lui donner la saveur du vinaigre; cette petite opération terminée, vous laissez écouler un temps plus ou moins long, un quart d'heure par exemple, pendant lequel vous vous occupez de toute autre chose, vous et votre somnambule; enfin, vous lui présentez le verre, ou, mieux encore on le lui offre à votre insu. Il ne pense pas plus à vous que vous ne pensez à lui; il ignore ce que vous avez fait, et prend le verre, dans la ferme persuasion qu'il ne con-

tient que de l'eau, ce qui ne l'empêche pas de s'écrier encore, dès que ses lèvres y ont touché: Vous me trompez; c'est du vinaigre!

Un jour, je magnétisai de l'eau avec l'intention de lui donner la saveur du jus de citron. Interrompu par une visite, j'éveille ma somnambule et je passe dans une autre pièce. Lorsque je rentrai le verre était vide.

— Pour qui donc aviez-vous fait apporter cette limonade? me dit madame ***, qui avait bu l'eau magnétisée.

— Pour vous, lui répondis-je en riant.

— Vous voyez que je m'en suis doutée, mais elle était sans sucre et beaucoup trop acide.

Je me rappelai qu'en effet j'avais oublié le sucre. Comme ici ma pensée n'avait eu d'autre confident que moi-même; comme en outre je n'avais pu agir directement sur l'esprit de la somnambule, puisqu'à l'instant où elle buvait j'étais occupé loin d'elle, cette expérience me parut décisive, et m'aurait beaucoup surpris, si déjà je n'eusse été témoin de faits de même nature et bien plus étonnants encore.

La volonté peut modifier de la même manière, relativement à certaines personnes, les différentes propriétés des corps qui se rapportent à chacun de nos sens. Ainsi, je donnerai par la pensée, à tels ou tels objets, une couleur, une saveur ou une odeur autres que celles qu'ils ont; je leur donnerai même, ce qui est plus incompréhensible, une *pesanteur* qu'ils n'ont pas. Enfin, je fais plus encore: non-seulement je modifie, mais je crée de toutes pièces un monde imaginaire qui s'anime autour de moi. Les expériences suivantes résument à peu près ce que j'ai vu de plus extraordinaire dans ce genre.

Sixième expérience — Etant assis au milieu de mon salon, je me représente, le plus nettement qu'il m'est possible, une barrière en bois peint qui s'élèverait devant moi à un mètre de hauteur. Lorsque cette image est bien arrêtée dans mon cerveau, je la réalise mentalement au moyen de quelques gestes. Mademoiselle Henriette L., jeune somnambule d'une telle impressionnabilité que je l'endors en quelques secondes, est alors *éveillée* dans la chambre voisine. Je la prie de m'apporter un livre qui doit être auprès d'elle. Mademoiselle Henriette vient, en effet, ce livre à la main; mais arrivée à l'endroit où s'est élevée ma barrière imaginaire, elle s'arrête subitement. Je lui demande ce qui l'empêche d'approcher davantage:

— Ne le voyez-vous pas? dit-elle; vous êtes entouré d'une barrière.

— Quelle folie! approchez donc.

— Je ne le peux pas, vous dis-je.

— Comment donc la voyez-vous, cette barrière?

— Telle qu'elle est apparemment, *en bois rouge*.... je la touche. Quelle singulière idée d'avoir mis cela dans ce salon!

J'essaie de persuader à Mademoiselle Henriette qu'elle est dupe d'une illusion, et, pour l'en convaincre, je la saisis par les mains et l'attire à moi; mais ses pieds sont collés au parquet; le haut du corps se porte seul en avant; enfin elle s'écrie que je lui meurtris l'estomac contre l'obstacle qui l'arrête (1).

Septième expérience. — Au commencement de février 1844, je conduisis mademoiselle Henriette dans une réunion d'amis auxquels j'avais raconté l'expérience qui précède. Sous un prétexte convenu d'avance, une dame emmène la jeune fille hors de l'appartement. On décide alors, *sans ma participation*, des objets dont ma volonté doit lui offrir l'image à son retour. Celui-ci veut des cornes de cerf sur la tête, celui-là un bonnet de magicien; une dame me prie de la *métamorphoser* en sultan, une autre en léopard, etc. etc. Lorsque toutes mes dispositions sont prises, avec une gravité qui me ferait passer pour fou si l'expérience ne devait pas réussir, mademoiselle Henriette rentre au salon. A peine la porte lui est-elle ouverte, qu'elle recule de trois pas en s'écriant:

— Oh! quelles vilaines gens!

— Que voyez-vous? lui dis-je.

— Un Turc, un magicien, un cerf, un tigre.... toute une *ménagerie*.

(1) Cette expérience a été faite publiquement à mon cours, telle qu'elle est ici décrite.

Quelques *passes* avaient fait les frais de cette étrange mascarade.

Lorsque j'ai rétabli les choses dans leur état naturel, ce qui est l'affaire de quelques secondes, on demande une nouvelle épreuve. Mademoiselle Henriette sort donc derechef, et je me remets à *confectionner* de nouveaux *déguisements* ; mais, cette fois, rien ne réussit. Mademoiselle Henriette, qu'on vient de rappeler, voit des diables, des monstres, des objets hideux sans forme et sans nom, et je n'ai rien figuré de semblable. L'imagination de la jeune fille agit évidemment à la place de la mienne, et les êtres fantastiques qu'elle décrit sont sortis de son cerveau. — Mais quelle lumière jette le rapprochement de ces faits sur la cause et la nature des hallucinations !

Huitième expérience. — Madame G..., dont je vous ai parlé déjà, est endormie par M. *** , son magnétiseur habituel. Cette dame est assise sur un canapé, les deux pieds posés sur un tapis. Je dis aussi bas que possible à l'oreille de M. *** : — Imaginez une mare d'eau devant elle, nous y ferons nager des cygnes — Le magnétiseur se met en devoir de *excaver* son étang. Mais ce que nous n'avions prévu ni lui ni moi, c'est que madame G..., qui se voit envahie par l'eau, retire ses pieds, qui, dit-elle, sont déjà mouillés tous les deux, et reste, pour les maintenir en l'air, dans une position fatigante et si grotesque que nous ne pouvons nous empêcher d'en rire.

Après que nous nous sommes un instant divertis des perplexités de notre intéressante somnambule, M. *** se dispose à l'éveiller ; mais, auparavant, il m'attire à l'écart et me dit à l'oreille :

- Que faut-il lui faire voir en s'éveillant ?
- Tout ce qu'il vous plaira ; je m'en rapporte à vous.
- Un précipice ?
- Non ; avec son affection du cœur, cela pourrait l'effrayer et lui faire mal.
- Un beau jardin ?
- A la bonne heure ; le paradis terrestre.
- M. *** se met à rire.
- Pourquoi pas ? lui dis-je ; je suis curieux de savoir l'idée que vous vous en faites.
- Voulez-vous être Adam ?
- Je serai le serpent, si cela vous plaît.
- Bon ! le grand fauteuil sera l'arbre du fruit défendu.

Je me demande à présent par quelle singulière disposition d'esprit nous traitions avec cette légèreté la plus magnifique découverte peut-être qui ait agrandi depuis deux mille ans le domaine de la physiologie ; car le fait dont il est question me semble évidemment destiné à devenir un jour la véritable pierre d'assise de la psychologie, et peut-être même de toute la métaphysique.

Cependant, M. *** , après quelques minutes de recueillement, se met en devoir de réaliser l'Éden qu'il a conçu. — Quelle bouffonnerie ! si nous sommes dans l'erreur, pensais-je en le regardant se livrer avec une imperturbable gravité à cette œuvre de magie. Assurément, l'homme est perfectible ; car, il y a trois siècles, on nous eût brûlés vifs, tandis qu'aujourd'hui l'on se contenterait de se moquer de nous : c'est là, du moins, un progrès dans les mœurs ; mais dans la raison ? ... Les préjugés se remplacent, et voilà tout. Oui, les *savants* de notre siècle de lumière nous prendraient pour deux fous s'ils nous voyaient, et nous seuls peut-être nous approchons de la vérité suprême. — La vérité, hélas ! Le puits que l'apologue lui a donné pour demeure est plus profond qu'on ne le pense.

M. *** interrompit ces réflexions désespérantes, auxquelles j'ai eu bien des fois depuis l'occasion de revenir.

— L'affaire est faite, me dit-il ; mais je n'y songe plus, je n'y veux plus songer. Si l'expérience réussit, ce sera dans le vide, dans l'air, dans l'espace enfin, que madame G... verra l'image qui, tout à l'heure, se formait dans ma tête, où je vous jure qu'elle n'est plus.

Tant mieux ! nous n'en serons que plus sûrs d'avoir découvert

le *daguerréotype de la pensée*.... Éveillez la somnambule, et si cela ne réussit pas....

— Eh bien !... nous serons *discrets*, voilà tout.

M. *** éveille donc notre jeune malade, qui commençait à s'impatienter. Je n'ose faire un pas, dans la crainte de renverser *un arbre*, de fouler *une plate-bande* ou de mettre le pied sur *le serpent*, — Il me semble que le réveil se fait attendre plus longtemps que de coutume. Enfin, madame G... ouvre les yeux... mais elle ne dit rien : pas la moindre expression de surprise sur sa figure ! — Allons, l'expérience est manquée, ou plutôt elle était impossible !... Comment avons-nous eu l'extravagance de supposer le contraire?... — M. *** et moi, l'un et l'autre un peu confus, nous nous regardons comme eussent fait jadis deux augures... en souriant. Cependant nous espérons encore. A un mouvement de madame G..., nos yeux se reportent vivement sur elle. Elle s'est levée ! Il me semble que sa physionomie exprime l'étonnement et l'admiration... Enfin elle s'écrie : Quels beaux arbres ! quels beaux arbres !... Et dans un ravissement que j'essaierais vainement de décrire, M. *** et moi nous battons des mains comme deux insensés. — C'est inconcevable ! c'est inouï ! c'est prodigieux, etc. Il n'y a pas d'adjectifs, de superlatifs, capables de rendre ce que nous éprouvons. Mais ce n'est pas tout encore : mes exclamations attirent sur moi les regards de madame G... ; elle paraît d'abord douter de ce qu'elle voit ; elle se penche et se fait un garde-vue de sa main pour mieux s'en assurer.

— Quelle horreur ! dit-elle enfin... un homme nu !

— M. *** avait réalisé sa plaisanterie jusqu'au bout, et je me trouvais, sans m'en douter, dans le déshabillé naïf de notre premier père. — Alors, de rire tous deux d'un rire homérique auquel la somnambule ne fait nulle attention. — Chose étrange ! lorsque je lui parle, elle paraît m'entendre, et en même temps ne pas comprendre le sens de mes paroles. — Jamais expérience ne fit sur moi une impression plus vive.

Lorsque M. *** , un peu calmé, eut enfin *détruit son ouvrage* et fait passer madame G... du paradis terrestre dans la chambre où nous étions, nous primes congé de cette dame.

— Eh bien ! me dit-il en me reconduisant, qu'en pensez-vous ? après ce que vous venez de voir, êtes-vous matérialiste ou spiritualiste ?

— Je n'en sais rien encore ; voilà dix ans que je me fais cette question... toujours avec l'espérance de mourir chrétien.

— Mais, enfin, que dites-vous de cette merveilleuse expérience ?

— Ce que j'en disais tout à l'heure : *daguerréotype de la pensée*.

D'après une communication que me fit M. le vicomte Dupoucau, en 1842, j'ai consigné dans mes *Transactions*, et depuis dans la seconde édition de mon *Manuel* un assez grand nombre de faits analogues à ceux que je viens de décrire. Parmi ces faits, deux surtout ont un caractère tellement extraordinaire que je crois devoir vous les rapporter.

(Sera continué.)

(Extrait du *Magnétisme animal*, par A. TESTE, D^r-m., de la Faculté de Paris.)

BIBLIOGRAPHIE

NATURE ET DESTINATION DES ASTRES, par A. P., lauréat de l'Institut, rédacteur au journal *La Vérité*, brochure grand in-8° de 48 pages d'impression. — Prix : 50 c. ; par la poste, 60 c.

S'adresser aux bureaux du journal.

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDOUX.